

# Givrée

ALAIN MONNIER



ROMAN



Flammarion



GIVRÉE

## DU MÊME AUTEUR

*Signé Parpot*, Climats, 1994

*Un amour de Parpot*, Climats, 1996

*Côté jardin*, Climats, 1998

*Les Ombres d'Hannab*, Climats, 1999

*L'Insoluble Problème de la présence sur terre*, Climats, 2001

*Survivance*, Climats, 2002

*Parpot le bienheureux*, Climats, 2004

© Éditions Flammarion, 2006.

ISBN : 2-08-210556-3

*Alain Monnier*

# GIVRÉE

Flammarion



Pour Alain Martin,  
En hommage au climat  
du chemin des pins





Le réfrigérateur était arrivé de bonne heure, à la fraîche comme on dit, par l'entremise de deux costauds, un grand, genre armoire à glace, qui avait poliment demandé où le poser et un petit moustachu, suant et dégoulinant, qui marmonnait « y a pas de lézard » dès que c'était à son tour de parler. Marie n'avait pas eu le temps de leur désigner l'emplacement réservé qu'ils se faufilaient déjà avec une souplesse étonnante, à pas chassés et croisés, dans l'étroit vestibule. Le volumineux colis flottait dans l'air, un coup horizontal, un coup vertical, selon les portes et les différents angles d'attaque. Aucun juron n'accompagnait les passages périlleux. C'étaient des types bien, aussi polis qu'énergiques, soucieux de bien faire leur travail. Il ne leur avait même pas fallu cinq minutes pour positionner l'engin, l'extirper de son emballage et le glisser à l'endroit adéquat.

Voilà c'était fini ! Restaient, épars, quelques cartons, des débris de polystyrène, des chutes de polyuréthane. Le grand costaud se frottait les mains, le petit s'épongeait le front en souriant. Derrière eux trônait le beau spécimen blanc, avec son élégante

barre argentée horizontale qui faisait office de poignée, et tout un tas de tiroirs et de clayettes à disposer soi-même.

Marie avait suivi leur ballet avec émerveillement, elle aimait ces moments rassurants où le monde semble s'organiser avec harmonie et simplicité. Elle s'attendait maintenant à une mise en route et espérait quelques conseils de bon aloi, mais elle dut vite déchanter. Les deux balèzes avaient ponctué chacune de ses demandes d'un sourire fort encourageant, mais ils n'en avaient pas moins refusé d'inverser la porte, d'installer les divers bacs et d'emporter l'ancien appareil, celui justement que Marie venait de remplacer. Cela n'entrait pas dans leurs attributions au sujet desquelles ils étaient particulièrement sourcilleux. Eux étaient livreurs, et les livreurs ça livre ! Ça ne monte pas des portes, ça n'emporte pas les antiquités, et ça ne fait pas de détours via les décharges municipales. Non ils ne voulaient rien boire, juste récupérer une petite signature sur le bon de livraison, oui en bas, avec la date, merci. Ils étaient pressés, on l'a compris, et déjà dans l'escalier.

Marie avait prévu un emplacement entre le buffet et le mur, mais cela impliquait que la porte s'ouvre vers la gauche, donc que les gonds soient eux-mêmes à gauche, et le vendeur, avec un sourire de vendeur, lui avait assuré, en lui désignant deux clips en plastique, que tous les frigos qu'il vendait avaient l'énorme avantage d'avoir un côté d'ouverture

interchangeable. Il avait omis de lui préciser que pour ce faire, il fallait de la patience à revendre, un tournevis cruciforme n° 2 et l'agrégation en plastique moulé.

Mais peu importe. Marie est vaillante. Elle a déjà entrepris, avec l'aide de Paul, son voisin de droite – les voisins ne sont pas, comme les gonds, interchangeables – l'inversion de la porte, et elle va y consacrer, elle ne le sait pas encore, toute une matinée de sa vie. Ne critiquons pas. On peut éprouver une légitime fierté à avoir un réfrigérateur encastré au bon endroit, s'ouvrant du meilleur côté et correctement rempli, avec les bouteilles en bas, les œufs dans les alvéoles, la tablette de beurre dans le casier « butter », les légumes dans le tiroir transparent. Vers midi, Marie contemple sa belle installation, remarque que la lampe ne s'allume pas, tente quelques manipulations et doit se résoudre à admettre que son beau frigo ne marche pas.

Parlons un instant de Marie. Elle a la trentaine bien installée, des cheveux courts coupés à la garçonne, une taille moyenne et des hanches qui se remarquent. Elle a parfois l'expression d'une gymnaste russe en train de perdre une médaille convoitée. Le même désarroi péniblement dissimulé. Mais d'autres fois, elle aurait plutôt l'air de Julie Christie dans les rares moments heureux du *Docteur Jivago*. Ses yeux bleus, étonnamment clairs, transparents jusqu'à l'absence, lui donnent un visage sévère, emmuré dans

quelques fêlures secrètes, impénétrable. C'est pourtant ce même visage qui peut s'illuminer sous certaines conditions qui ne sont malheureusement pas du ressort de cette histoire. En bref elle est ravissante mais peu accessible. Son ironie mordante, souvent mal comprise, n'arrange rien et ses traits d'humour n'éclairent personne, car notre monde accepte mal ceux qui se moquent de lui. Mais ce n'est pas non plus l'objet de cette histoire. Le seul objet est bien entendu le réfrigérateur neuf qui coûte une fortune et qui est en panne avant d'avoir crachoté la moindre frigorie.

Marie ouvre avec dépit la porte (par la droite) et voit au fond de l'appareil un immense tableau de bord avec des boutons à tourner, des sélecteurs de choix, des voyants à n'en plus finir, mais tous éteints, des mots anglais qui font intelligent. Elle referme la porte et s'ouvre une bière tiède, on sait pourquoi.

Elle reprend finalement la notice, contrôle la position, la prise est bien enfoncée, referme la porte des fois que, laisse passer une demi-heure, non une heure, l'ouvre, plonge sa main. Inutile de tergiverser davantage ! Il lui faut appeler Kitch'Store. C'est la société qui lui a vendu ce fameux frigo et qui est connue pour avoir réussi l'an passé son introduction au second marché, grâce à une stratégie axée sur la gestion à flux tendu, la satisfaction du client et un marketing agressif dûment décliné à coups de dépliants, points

de fidélité, numéros d'appel et courriers plein la boîte aux lettres.

Hélas, derrière cette belle et puissante machinerie, il y a la cruelle impossibilité de joindre quelqu'un, hormis le stagiaire qui au travers du 08.08.300.300 vous assène le dialogue qui s'est affiché sur son ordinateur en fonction de votre question. Du moins ce qu'il suppose être votre question. Il y en a exactement quarante-trois qui sont référencées. Il commence toujours par « Jean-Hugues à votre service » car c'est un type policé, inattaquable, simplement il n'a rien à faire de ce que vous lui demandez. Il ne pense même pas que vous lui demandez quelque chose, il croit que vous êtes là pour jouer la scène 10bis (celle de la réclamation) devant son inspecteur et que vous voulez remporter un joli succès.

Bref, quand Marie lui explique que son frigo est branché mais que le moteur ne vrombit pas, que l'ampoule ne s'allume pas, que rien ne frémit du côté de la ventilation à froid pulsé dont le vendeur lui a vanté les mérites une heure durant, l'autre de sa voix d'automate lui répond « Bien sûr madame » avec une désinvolture que l'on devine même s'il a le tact de n'en rien laisser paraître puisqu'il a justement été sélectionné pour ça parmi huit cents candidats. Quand Marie ajoute, déjà passablement agacée, que ce frigo est neuf, il répond « oui », qu'il coûte 699 euros, il répond « oui », qu'elle a passé quatre heures à changer la porte de ce foutu appareil, il dit

encore « oui » mais on sent qu'il ne sait déjà plus de quoi elle parle. Les portes des réfrigérateurs lui semblent appartenir à un monde underground qu'il ne fréquente pas. De toute façon sur son écran, il y a inscrit la consigne « Laissez parler le client durant trois minutes » avec un chrono qui court en haut à droite. Au bout des trois minutes, ou avant si le client s'essouffle, la nouvelle consigne est de dire : « Bien madame (ou monsieur) nous pouvons vous communiquer l'adresse d'un réparateur ».

Marie se demande à peine si... que l'autre a enchaîné « Il s'agit de Dépan'Vite au 06.75.56.78.98. Il est préférable que vous les appelez vous-même pour prendre un rendez-vous à votre convenance ». Que répondre à tant de sollicitude ? D'autant que le dialogue – c'est toujours l'automate qui a le dernier mot après vos trois minutes autorisées de colère – dit « Nous préviendrons Dépan'Vite de votre cas et de votre appel. Si le réparateur nous signifie que le problème est important, nous vous proposerons évidemment un remplacement pur et simple par ce même modèle ou un modèle équivalent si celui-ci s'avérait être indisponible. » « Et vous me remonterez la porte à droite sur le modèle équivalent ! » s'écrie Marie avec rage. Là le dialogue n° 23 n'a rien prévu, mais la consigne précise qu'en cas d'imprévu il faut enchaîner comme si de rien n'était, c'est-à-dire que le client roi qui a reçu des tonnes de prospectus, des bons de réduction et des garanties à ne plus savoir où les

ranger, n'a plus qu'à aller brûler toute cette paperasse dans l'Antarctique si ça lui chante de réchauffer les pingouins.

« Si cela vous convient madame (monsieur), nous en resterons là. Nous vous remercions de la confiance que vous nous avez témoignée. Au revoir madame (monsieur) » Marie est tellement surprise qu'elle n'a pas le temps de lui dire qu'elle ne lui témoigne rien du tout. Elle rappelle aussitôt de rage.

— Élodie à votre service.

— Passez-moi Jean-Hugues !

— Je ne peux pas madame, mais je peux vous renseigner de la même manière.

— C'est Jean-Hugues que je veux.

— On ne passe pas les communications personnelles.

— Ce n'est pas personnel !

— Alors je peux vous... (dialogue n° 18 : cas d'une demande précédemment abordée).

Marie raccroche et appelle, dépitée, le réparateur.

D'évidence elle est sortie de l'univers policé des gentils communicants, car à sa première remarque acerbe sur le frigo, une secrétaire endurcie lui lance sans qu'aucun dialogue écran l'aide « Oh ! C'est pas nous qui vendons ces trucs-là ! Faut pas nous confondre avec Kitch'Store ! ». Évidemment, ce « truc-là à 699 euros » est dit avec tant de mépris qu'on croit instantanément qu'on aurait dû prendre

celui à 899 euros qui est la même camelote avec trois attrape-nigauds de gadget en plus, ceux-là mêmes qui sont étalés et commentés en double page sur *Marie-France*, *Ma maison* et les autres. Mais bon. Marie garde son calme.



Trois jours plus tard, à l'heure dite, mais après un crochet dans la mauvaise rue, à cause d'une confusion entre la rue des Maraîchers et la rue du Faubourg-des-Maraîchers, arrive le réparateur. C'est un homme petit et sec, qui a le cheveu court et dru. Il peut avoir quarante-trois ans mais aussi bien cinquante-trois. Le bougre est vif, pressé parce qu'il a quatorze clients à voir dans la journée, et en rage de s'être trompé de rue. Pas plus de trente minutes par client. C'est la règle. Dure, exigeante mais c'est la règle, faudrait que ces foutus fonctionnaires le suivent une fois dans sa tournée, et ils verraient ce que c'est de bosser ! Il se retient d'ajouter « Cette bande de fainéants ! » parce qu'il ne sait rien de Marie. Il renifle l'enseignante, vous pensez, en robe de chambre à dix heures du mat' à boire du café ! Lui il en est déjà à sa quatrième intervention. Il ne dira pas ce qu'il pense des fonctionnaires, par respect pour Marie, mais c'est reculer pour mieux sauter, le pas je veux dire, car les inhibitions finissent toujours par déborder. Dans deux ans, il le dira à la terre entière que tous les fonctionnaires sont des fainéants, et peu lui importera ce que pensera

le type en face de lui. De toute façon, sans les plombiers, les serruriers et les réparateurs, tout s'arrête. Le monde est sous contrat de maintenance. Donc n'en doutons pas, dans deux ans, l'artisan réparateur insultera avec morgue tout client qui mérite de l'être, aussi sûr que deux ans auparavant il n'aurait jamais osé les insinuations qu'il se permet aujourd'hui. Ainsi progressent les idées en terre libérale de gauche.

« J'avais bien précisé que c'était rue du Faubourg-des-Maraîchers » dit Marie, visiblement peu affectée par les bougonnements du Réparateur. Appelons-le définitivement le Réparateur avec une majuscule, puisque je n'ai aucune idée de son nom, et que cette tonalité kafkaïenne semble lui convenir.

Donc il réplique « Mais je ne suis pas de la société Kitch'Store ! Alors vous pouvez bien leur dire ce que vous voulez, ils s'en foutent ».

— C'est à la secrétaire de Dépan'Vite que je l'ai dit.

Il la regarde méchamment. Qu'est-ce qu'elle lui veut cette harpie pour lui répondre alors qu'il vient de prendre vingt minutes de retard sur son planning ? Et le soir ensuite qui c'est qui s'y colle jusqu'à huit heures ? Qui c'est qui remplit les fiches de non-conformité après souper au lieu de regarder la télé ? Mais trêve de débat, tout le monde se moque de ces maraîchers, même pas maréchaux, qui revendiquent un Faubourg.

Le Réparateur ouvre le frigo qui reste éteint. Il le regrette secrètement, car lui ce qu'il préfère dans sa vie de réparateur, c'est quand il arrive et que ça marche. Là faut voir la gueule du client qui se sent nul à pleurer, d'ailleurs une fois une femme a éclaté en sanglots, un beau souvenir, et qui multiplie les excuses, demande qu'on vérifie quand même un peu, et tire le nez quand on sort le bloc de facturation parce que le temps et le déplacement ça a un coût. Mais trêve de rêverie, ce n'est pas le cas ici, le frigo de Marie n'a absolument aucun soubresaut.

— Elle marche votre prise au moins ?

— Eh oui ! C'est la première chose que j'ai essayée !

Marie n'a certes pas dit « Eh oui crétin ! » mais une oreille exercée aurait pu l'entendre dans l'intonation qu'elle a donnée à son début de phrase. D'ailleurs le Réparateur lève un sourcil méfiant. Depuis quand les gonzesses penseraient-elles à tester les prises et à vérifier le niveau d'essence avant d'appeler le garagiste ? Il ne bronche pas, teste ni vu ni connu ladite prise avec son baladeur en espérant qu'elle est hors circuit. Pas de bol, elle marche et c'est toujours le frigo qui est en rade. Marie qui a vu la manœuvre ne peut s'empêcher de lui lancer un « Je vous l'avais bien dit » qui le fusille sur place.

Il tire la bête, s'agenouille, trafique. Sur Europe 1, Charles Aznavour s'époumone avec des « Et pourtant » longs comme des rallonges électriques. Marie songe que les radios ont un don de voyance. Elle

demande au Réparateur s'il veut du café. Il marque un temps d'hésitation, cette offre est si rare de nos jours qu'il se sent déstabilisé, il n'aime pas ça, mais finit par murmurer un « oui » tout penaud. Très vite il se reprend et critique le modèle acheté. « Le dernier Wirpale » maugrée-t-il en haussant les épaules, genre « comment peut-on acheter un truc pareil ? », ce qui finit par ébranler Marie. Elle risque « Il n'est pas bien ? ». Le Réparateur ne répond pas à ce genre de question. Jamais. Il n'a pas à s'abaisser. C'est si évident, il fait celui qui n'entend pas.

Plus tard, il lâche « Matériel d'exposition... je vois ça ». Marie rougit, toute honteuse, car derrière cette remarque il y a « acheté au rabais », minable, radin, « n'a pas volé ce qui lui arrive ». Elle se tait bien sûr, tandis qu'il rajoute « Tout le monde y touche, ils sont tous à s'en donner à cœur joie... Toujours comme ça avec le matériel d'expo ». Elle a pris ce que tout le monde a tripoté. Elle se sent salie, elle-même exposée, touchée, tripotée, elle imagine le Réparateur qui s'approche, fourrage dans son chemisier pour l'essayer sans intention de la prendre. Elle en frissonne, puis se ressaisit, elle n'aurait jamais dû prêter attention à ce type. Il suffit de ne pas entendre les gens qui nous veulent du mal ou nous jalouent pour être heureux. Sachons-le !

« Le thermostat, c'est le thermostat ! » Le Réparateur, en même temps qu'il désigne le coupable, se détend soudain. Il tient son triomphe, ou plutôt il



N° d'éditeur : FU055601  
Dépôt légal : mars 2006

Imprimé en France